NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

66 N° 6 1939

# L'épopée babylonienne de Gilgamesh d'après les recherches récentes

Charles-F. JEAN

p. 681 - 692

https://www.nrt.be/es/articulos/l-epopee-babylonienne-de-gilgamesh-d-apres-les-recherches-recentes-3673

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

# L'ÉPOPÉE BABYLONIENNE DE GILGAMESH D'APRÈS LES RECHERCHES RÉCENTES

*Les documents.*

L'*Epopée de Gilgamesch* se développait sur douze tablettes à écriture cunéiforme. Aucun des documents actuellement connus ne reproduit ce texte en entier ; mais on peut le reconstruire jusqu'à un certain point, au moyen de fragments sumériens, sémitiques-akkadiens, hittites et hourrites, qui s'échelonnent entre le dernier quart du III[e] millénaire et le VI[e] siècle avant J.-C. (1).

Cinq fragments *sumériens* peuvent être attribués à l'époque de Shoulgi, roi d'Our, (patrie d'Abraham), vers la fin du XXIII[e] siècle (2). Ils se rattachent à deux, peut-être même à trois recensions différentes. Le fragment Meissner, en *akkadien*, remonterait à 2000 environ : il se rapporte au contenu de la X[e] tablette du VII[e] siècle. Un fragment *akkadien* de Boghaz-Keui, de 1400 environ, se relie aux tablettes V[e] et VI[e] du VII[e] siècle. Une douzaine de fragments en hittite et en hourrite (3) se rapportent à des parties diverses. Quelques fragments du VI[e] siècle furent mis à jour par les fouilles récentes d'Our et d'Ourouk (4), au sud de la Mésopotamie. Mais c'est la *copie akkadienne* du VII[e] siècle, du Palais d'Ashourbanipal, qui nous a conservé la majeure partie du texte.

La meilleure édition est celle, toute récente, de Campbell-Thompson (5). Parmi les traductions, celle de Dhorme, parue en 1907 (6), est naturellement un peu vieillie, à la suite des découvertes postérieures ; les deux meilleures sont actuellement celle de Erich Ebeling dans *Altorientalische Texte zum alten*

---

(1) Pour l'attribution des fragments aux dates indiquées ici, nous suivons Alb. Schott, *Das Gilgamesh Epos*, p. 5-8.

(2) Pour cette date rectifiée, voir Albright, dans *Mélanges syriens*, t. I (1939), p. 108, note 4.

(3) Traduction la plus récente : Friedrich, dans *Zeitschr. für Assyriol.*, XXXV (1924), p. 133-140 ; XXXIX (1930), p. 1-82.

(4) C. J. Gadd, dans *Rev. dAssyriologie*, XXX (1933), p. 129-143.

(5) *The Epic of Gilgamesh*. In-fol., Londres, 1930.

(6) *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*. Paris, 1907. D. traduisit *Gilg.* I 9-19, dans la *Revue biblique*, en 1930, p. 468.

*Testament* de H. Gressmann (7) et celle de Albert Schott (8), qu'il faut lire en ayant sous les yeux les notes critiques complémentaires qu'a publiées ce savant dans la *Zeitschrift für Assyriologie* (9). M. Schott a écrit également, dans une petite revue allemande de vulgarisation, une étude que nous utiliserons ici, intitulée *Gilgamesh. Das metaphysische Vermächtnis eines Heiden* (10).

*La trame de l'épopée.*

Rappelons d'abord la trame de l'épopée. A l'aurore de l'histoire, dans une ville célèbre de la Basse Mésopotamie, à Ourouk, vivait un roi nommé Gilgamesh : « sa beauté ressemblait à celle du soleil » ; il avait un corps de héros, une vaste poitrine ; il était très intelligent et très sage « dieu aux deux tiers, homme par l'autre tiers ». Mais, à l'égard de ses sujets, il se conduisait comme un tyran :

il ne laissait pas le fils à son père,
ni la jeune fille à son bien aimé,
ni la femme à son mari (11)

Et les habitants d'Ourouk faisaient monter vers le ciel leurs gémissements. Les dieux les entendirent, et, afin d'assurer la paix à la ville, ils créèrent et opposèrent à Gilgamesh un rival dont le nom fut *Enki-dou*, c'est-à-dire *créature du dieu Enki.*

Ce héros était bien étrange. Il avait la forme d'un homme, mais il était velu comme une bête et vivait dans la steppe avec les bêtes et comme elles :

il se nourrit d'herbe, comme les gazelles ;
pour s'abreuver, il se presse comme les bêtes (12).

(7) Edition de 1926, p. 150-198.

(8) *Das Gilgamesh Epos,* in-18°. Leipzig s.d. (1934 ?) L'auteur a harmonisé l'ensemble des documents connus à cette date. Cette harmonisation ne s'impose pas dans tous les détails. Nous avons fait des réserves dans notre compte rendu du volume de Schott dont il s'agit ici. Voir *Babyloniaca* XVII (1937) p. 157-159 ; particulièrement p. 158 avec n. 1 et 2. Le texte traduit par le P. Witzel, dans *Orientalia* V (1936) p. 331 et s., ne simplifie pas la question. Ce dernier texte a été repris par Schott, *l.c.*, Fragm. I (p. 81-83).

(9) Vol. XLII (1934), p. 92-144.

(10) Nous remercions à nouveau, ici, M. Schott d'avoir bien voulu nous prêter dans ce but son exemplaire du *Deutschen Volkstum,* 1935, p. 577-583.

(11) Schott, *Gilg. Epos* I, 27-28.

(12) *l.c.*, I 39-40.

Les ennemis des bêtes sont ses ennemis ; aussi les défend-il contre les pièges du chasseur en comblant ses trappes et enlevant ses rets. Le chasseur s'en plaint au roi Gilgamesh qui conseille d'amener au brutal une prostituée de la ville.

Celle-ci le séduisit... Ensuite Enki-dou s'en retourna au milieu des animaux ; mais il n'était plus le même pour eux maintenant, et ils se détournèrent de lui. Son corps était comme paralysé ; et pourtant il sentait grandir son entendement. Il retourna vers la prostituée qui l'exhorta et le décida à abandonner les bêtes, à la suivre à Ourouk et à changer son genre de vie... Sur les conseils de cette femme, Enki-dou consentit à se vêtir, à se nourrir d'aliments cuisinés, à boire du vin, à coucher dans un lit... (13). Désormais, il fut un homme (14).

Cependant le moment était venu où les vœux des habitants d'Ourouk allaient être exaucés. Les dieux commencèrent par opposer au roi-tyran Gilgamesh leur héros Enki-dou. La rencontre eut lieu...

Or, après avoir mesuré leurs forces, les deux adversaires se lièrent d'une très étroite amitié... Ils résolurent d'entreprendre une expédition digne d'eux, héroïque, mais extrêmement périlleuse : il s'agissait d'aller là-bas, bien loin, du côté de l'Occident, à la forêt des cèdres afin d'y tuer le terrible Houmbaba, monstre malfaisant devant qui tremblait toute l'humanité. Gilgamesh exposa son projet à sa mère en ces termes :

J'entreprends un chemin au terme duquel se trouve Houmbaba.
Je vais soutenir un combat dont je n'ai aucune connaissance...
Prie pour moi le dieu Shamash
afin que j'atteigne la montagne des cèdres,
que je tue le géant Houmbaba
et que j'efface du pays tout le mal que hait le dieu Shamash,
que la paix revienne au pays, du Nord au Sud (15).

L'expédition réussit... Le roi d'Ourouk pouvait être fier de sa victoire.

La déesse de l'amour le vit, paré de ses vêtements royaux, serré dans son justaucorps et coiffé de sa couronne (16). Elle le désira :

Viens, Gilgamesh ; sois mon amant ! (17)

(13) Dans Schott, *Gilg.*, II 67 s.
(14) *l.c.*, I, 106.
(15) *L.c.*, III, I, 23 et s., p. 32.
(16) *l.c.*, VI, I, 3 s.
(17) *l.c.*, VI, I, 7.

Mais, au lieu de la suivre, il lui reprocha durement, et en termes particulièrement expressifs, toutes ses amours. Pleine de rage, la déesse envoya du ciel un taureau furieux créé tout exprès à sa demande. Gilgamesh et Enki-dou le tuèrent. Pour se venger, la déesse frappa l'ami du roi d'une maladie dont il mourut.

Gilgamesh passa sept jours à pleurer amèrement sur le corps de son ami ; mais ses larmes ne le réveillèrent pas. Bientôt le cadavre tomba en putréfaction : Gilgamesh en fut épouvanté. Il ne voulait pas subir un sort pareil. Or, le héros du déluge, son aïeul, seul parmi les humains, avait pu survivre à la catastrophe ; les dieux l'avaient rendu immortel et placé à l'embouchure des fleuves. Depuis lors, personne ne l'avait visité. Le roi d'Ourouk décida d'aller lui demander le secret de la vie. Une cabaretière (18) divine, Ṣidouri, tenta de l'en dissuader : Où cours-tu donc, Gilgamesh ?

La vie que tu cherches, tu ne la trouveras pas.
Lorsque les dieux créèrent (19) l'humanité,
ils assignèrent la mort à l'humanité ;
ils retinrent la vie entre leurs mains.
Toi, Gilgamesh, que ton ventre soit plein !
Jour et nuit, divertis-toi,
chaque jour festoie !
Jour et nuit, danse et joue !
Que tes vêtements soient nets et ta tête lavée,
baigne-toi dans l'eau !
Considère le petit à ta main ;
que l'épouse se réjouisse sur ton sein ! (20)

Ces perspectives ne modifièrent en rien la résolution de Gilgamesh. Il se mit en route, triompha de mille dangers et atteignit aux eaux de la mort ; aidé d'un batelier, il les traversa et fut assez heureux pour arriver enfin auprès de son aïeul, Oumnapishtim. Celui-ci lui narra le drame du déluge dont il fut sauvé par une protection toute spéciale des dieux ; puis il lui remit une plante merveilleuse qui devait lui assurer l'immortalité. Malheureusement, un serpent lui ravit ce trésor, et il dut se résigner à subir le sort normal des humains...

(18) Pour ce sens, *sâbîtu* = *cabaretière*, voir les références dans Joh. Friedrich, *Zeitschr., l.c.*, p. 53 note 1.
(19) Littér. : *bâtirent*.
(20) Schott, *Gilg. Epos*, X, III, p. 57 et s.

Quand il fut revenu à Ourouk, la larve de son ami lui apparut et lui révéla ce qu'était la vie de l'hadès.

C'est sur ces perspectives que finit l'épopée. Tout le monde admet qu'il y manque une conclusion. Celles qu'on pourra imaginer demeureront toujours hypothétiques, tant qu'une fouille heureuse ne nous aura pas fourni un texte révélateur.

*Gilgamesh.*

Ce nom n'a pas encore été définitivement expliqué. B. Hrozný (21) l'interprète ainsi : « *Le-héros-du-feu-(et)-de-la-hache* ».

En dehors de l'épopée, les textes les plus anciens actuellement connus qui nomment au moins Gilgamesh remontent presque au IV^e^ millénaire. Le nom est précédé du déterminatif divin. La question est posée depuis longtemps de savoir *si Gilgamesh fut d'abord un personnage historique* (22) — roi réel d'Ourouk, comme l'affirment les listes royales de l'époque d'Isin-Larsa, au III^e^ millénaire — *divinisé dans la suite et devenu enfin l'objet d'une ou de plusieurs légendes* ; ou bien *s'il aurait été, à l'origine, considéré comme un dieu et transformé plus tard en héros.* En 1937, M. S. Mowinckel (23) se prononça en faveur de la première hypothèse : de même que les souverains qui le précèdent sur les listes royales, Gilgamesh avec ses 126 ans de règne devrait être tenu pour un personnage mythique, héros ou dieu humanisé, dieu de fécondité. En 1935, Schott admettait (24) la seconde hypothèse ; et, d'après lui, sous le roi d'Our Shoulgi, 2276*-2231*, un poète aurait composé, au moyen des légendes populaires, un poème d'une remarquable unité.

Mais comme Gilgamesh fut l'objet d'un culte (25), une nouvelle question est posée par Mad. David : *Quel rapport y a-t-il entre le Gilgamesh des légendes antiques, le Gilgamesh qui reçut un culte et le Gilgamesh de l'Epopée* ?

---

(21) *Compte rendu de l'Acad. des Inscr. et Bel. Lettr.*, Paris, 1938, p. 114-118.

(22) S. I. Feigin s'est prononcé pour l'affirmative, *Analecta Orientalia* 12 (1935), p. 82-100.

(23) *Acta Orientalia* XV (1937) 141-160.

(24) Dans *Kahle Festschrift*, Leiden (1935), 1-14.

(25) *Rev. des Etud. sémitiq.* (1939) p. 44.

*Le Poète.*

Sommes-nous en droit d'étudier le *poète*? Notre épopée ne représente-t-elle pas, plutôt que l'œuvre d'un homme, une collection de légendes populaires (26), indépendantes à l'origine, l'une rappelant les vexations exercées par un tyran sur la population d'Ourouk ; une autre, l'état de l'homme primitif vivant pacifiquement au milieu des animaux et comme eux ; une troisième, les aventures de deux héros ; une autre encore le long récit du déluge ?

Le texte du VII^e^ siècle était écrit sur douze tablettes ; mais ce texte est une *copie*. A quelle époque remonte l'original ? Pour attribuer tout l'honneur de cette œuvre, à la fois littéraire et philosophique, à un auteur unique, il faudrait être sûr qu'à la date des fragments les plus anciens (les fragments sumériens), c'est-à-dire au XXIII^e^ siècle environ, l'épopée était entièrement composée.

Quoi qu'il en soit, c'est-à-dire qu'il faille attribuer l'œuvre à un (27) ou à plusieurs « poètes » (28), il est incontestable qu'elle témoigne d'une observation pénétrante, vraie jusqu'au détail, d'un désir passionné de découvrir le réel, d'une liberté d'esprit surprenante.

Nous savons, par une multitude d'autres textes que, dès le XXIII^e^ siècle et même aux siècles antérieurs, la société était parfaitement organisée en Basse Mésopotamie. Or, prêtres, savants, artistes, médecins, juges, fonctionnaires, artisans, marchands, paysans, journaliers, gueux, ne jouent aucun rôle dans l'épopée ; toutefois on les sent présents : par exemple les opprimés d'Ourouk, ce sont eux, et, de même, ailleurs les gens étonnés (29). Quant aux Anciens, ils ne font rien de remarquable ; et il faut en dire autant des guerriers, bien que, comme il

(26) Mowinckel (*Acta Orientalia* XVI, 1938, 241-250) reproche précisément à Schott de n'avoir pas assez tenu compte d'un âge de rhapsodes.

(27) Schott attribue l'épopée à un seul auteur. Mad. David (*l.c.*, p. 48) écrit : « On tend à reconnaître (dans l'Epopée de Gilgamesh) une œuvre personnelle, reposant sur un fond très complexe de représentations d'idées et d'élaborations successives ».

(28) Campbell-Thompson admet une combinaison de textes. AOF 1935, p. 84.

(29) Schott, VI, 179, p. 45.

est visible du commencement à la fin, leur fonction et leur sort soient manifestement considérés comme les plus enviables. Quels sont donc les acteurs réels ? Ce sont un roi, un surhomme, les dieux et les brutes, une mère, une fille et quelques autres figures, particulièrement celle du héros du déluge.

*Contenu philosophique.*

Ce sont en grande partie les idées développées par A. Schott dans *Deutschen Volkstum* que nous exposerons ici ; mais, à la différence de ce savant, nous considérons l'*Epopée telle que pouvaient la lire les lettrés assyro-babyloniens du VI^e siècle av. J.-C., c'est-à-dire dans son état intégral et sans doute définitif* (30).

*L'homme et la nature.*

Lorsque Enki-dou ressemblait encore au dieu du bétail (31) et que, comme dit le texte, « il ne connaissait ni gens ni pays » (31bis), son cœur se contentait d'herbages et d'eau. Il se plaisait à combler les trappes du chasseur, à enlever ses rets, à faire échapper les bêtes de la steppe sans tomber lui-même dans les pièges. Le chasseur, lui, trop faible ou trop couard, n'osa pas affronter le trouble-fête ; il l'acoquina avec une courtisane. Et l'homme inculte, ingénu, se laissa duper.

A ses amours avec cette femme succèdent l'apaisement de sa convoitise, l'abandon du « foyer » (32), l'affaiblissement de ses forces, le développement de son intelligence et de sa conscience ; bref, un changement remarquable de toute sa personne : « tu es comme un dieu » (33), câline la femme. Enki-dou ne peut plus, désormais, vivre « avec les gazelles », « avec les bêtes », ni « se contenter d'eau ». D'ailleurs, lorsqu'il veut regarder les animaux, ils fuient devant lui, devant son regard d'homme. Il est conduit hors de la steppe, dans un monde tout nouveau pour lui — dans « le pays », dit le texte —. Il doit apprendre des arts dont il n'a aucune idée. Jusqu'à présent, sa nourriture

(30) Peut-être y avait-il une conclusion qui manque aujourd'hui.
(31) *Shakan* (Gir).
(31bis) *l.c.*, I 38, p. 17.
(32) Schott, *l.c.*, VI 42 et s., p. 41.
(33) *l.c.*, I 34, p. 20.

avait été de l'herbe crue ou des fruits ; mais, ici, l'homme avait contraint l'eau et le feu à transformer le grain moulu : on mange du pain. La boisson d'Enki-dou avait été l'eau des sources ou des ruisseaux, ou bien le lait du bétail ; maintenant, on lui offre de la boisson fermentée. Enki-dou trouvait tout son plaisir auprès des bêtes, son corps nu n'avait rien à craindre ; mais, ici, le regard des hommes a été contaminé : des vêtements sont nécessaires.

Maintenant, Enki-dou est à jamais un homme.

*La mère.*

Plus que toute autre qualité, c'est la noblesse de la mère qui est mise en relief, dans notre épopée. Son portrait n'est pas une sèche ébauche, ni une peinture de détail ; il est matérialisé, pour ainsi dire, dans des scènes vécues. Ce procédé agit sur nous d'une manière à la fois enfantine et émouvante. Nous voyons, en effet, le roi d'Ourouk entourer sa mère de vénération, d'amour, de confiance. Qu'il s'agisse d'un songe, du premier ami (34), du départ pour une expédition difficile (35), chaque préoccupation, chaque vraie joie, chaque dessein est exposé à sa mère. Et celle-ci sait interpréter l'énigme, conseiller le fils. Elle prie pour lui le dieu Shamash.

A la mère, l'auteur oppose la courtisane ; or, le dernier mot de la malédiction qu'Enki-dou lui jette à la face est celui-ci :

> la femme, la mère de sept enfants,
> à cause de toi, il faut qu'on l'abandonne ! (36)

D'autre part, aux provocations de la courtisane des dieux Gilgamesh répond en dévoilant ses turpitudes :

> Quel est l'amant que tu aies aimé toujours ?
> Quel est le pâtre qui, à tes yeux, ait été mignon à jamais ? (37)

Et Ishoullanou, le jardinier de ton père ? Quelles cajôleries et quelles paroles éhontées pour le séduire ! Et tu l'aimas... Tu as aimé même les bêtes... Et à tous tes amants tu as, dans la suite, fait du mal (38).

(34) *l.c.*, I, ii, 25 s.
(35) *l.c.*, III, i, 23 s., p. 32.
(36) *l.c.*, VII, iv, 10-11, p. 48.
(37) *l.c.*, VI, 42 et s., p. 41.
(38) *l.c.*, VI, i, 65-79, p. 41-42.

Gilgamesh ne hait et ne méprise personne d'une manière aussi absolue que la courtisane des dieux, Ishtar, belle séductrice sans tenue, sans foi, sans pudeur, sans cœur.

*La mort.*

Les dieux vivent à jamais, mais les jours de l'homme sont comptés. Voilà une des pensées dominantes, sinon le pivot même de toute cette épopée d'une gravité amère.

Sans doute, c'est Enki-dou dans son état premier et son genre de vie qui attire d'abord notre vive attention ; puis c'est Gilgamesh

> dieu pour deux parts,
> homme pour la troisième (39),

roi tyrannique, mais d'une bravoure héroïque et d'une incontestable grandeur d'âme, et, en même temps, doué d'un cœur si tendre pour son ami. Mais, au milieu de l'épopée, il y a une cassure : la mort d'Enki-dou (40).

Auparavant, Gilgamesh pouvait se rire de la mort (41) ; après, *non. Banquets, fêtes, danses, jeux, même les plus simples joies* quotidiennes telles que les vante la divine cabaretière, Sidouri, Gilgamesh ne les regrette pas ; ses sentiments ne sont satisfaits que par l'impérissable. Or, pour lui, la renommée seule est impérissable, et celui-là mérite la renommée qui remporte la victoire ou qui succombe sur le champ de bataille. Il disait à son ami :

> Tu as peur de la mort !
> Qu'est devenue ta force héroïque ?
> J'irai, moi, devant toi ;
> tu auras beau protester.
> Que je tombe, et mon nom grandira !
> On dira : Gilgamesh est tombé
> contre le héros Houmbaba (42).

Quand les Anciens de la ville lui recommandent de prendre des précautions, il ne s'en préoccupe guère... (43). Pourtant, *quand, à l'entrée de la forêt des cèdres, Enki-dou pressent un*

(39) *l.c.*, I ii, 1, p. 16.
(40) Fin de VII, vi.
(41) *l.c.*, II, v, 144, 201.
(42) *l. c.*, II, v, 142 s.
(43) *l.c.*, III, 247 s.

malheur, le roi d'Ourouk exprime subitement un sentiment un peu différent : « *Oublie la mort !* » (44) Mais, un peu plus tard, il disait encore :

En tombant, on se fait un nom (45).

Or, après la mort d'Enki-dou, la renommée lui apparut seulement comme un substitut de la vie, en dépit de la mort. La cabaretière dit (46) : Si tu es Gilgamesh, celui qui a abattu Houmbaba qui habite la forêt des cèdres, si c'est toi qui as tué les lions dans les défilés, mis en pièces l'animal tombé du ciel

pourquoi tes joues sont-elles amaigries ? pourquoi abattue ta face,
triste ton cœur, vieillis tes traits ?
Pourquoi du chagrin dans ton ventre ?
Pourquoi à celui qui va par les pistes lointaines ton visage ressemble-t-il?
Pourquoi par le froid et par l'ardeur du soleil ton visage est-il brûlé ?
Pourquoi oublies-tu le pouvoir royal et cours-tu dans la steppe ?

Et Gilgamesh de répondre :

Mon ami que j'aimais sans mesure...
s'en est allé au destin de l'humanité...
Jour et nuit, je l'ai pleuré (47).

Gilgamesh a crié sa douleur ; mais son ami ne lui répond pas. Le silence qui règne désormais entre lui et Enki-dou l'étreint... Et ce n'est pas tout. Par delà la souffrance causée par la mort de son ami, il y en a une autre : tout passe ! La mort arrache la puissance si vous êtes puissant, et brise le désir ; et, si vous êtes petit, très petit, si vous manquez de pain, elle arrache de votre corps les vêtements ; qui que vous soyez, les vers rongent vos yeux et vos reins (48). Cette perspective épouvante Gilgamesh ; et il s'écrie :

O Sabitou, puissé-je ne pas voir la mort ! elle me fait peur (49).

Une autre idée tourmente cette âme endolorie, l'idée d'un sommeil dont on ne se réveille plus jamais (50). Une épouvante sans nom saisit « l'homme qui désire la vie » : le royaume de la mort s'étend partout, et l'homme demeure perplexe et im-

(44) *l.c.*, IV, vi, 36.
(45) *Ibid.*, 39.
(46) X i, 44-49.
(47) X, ii, 1 ; Schott, p. 57.
(48) *l.c.*, p. 60 et 63 = X iii 2 ; v 17.
(49) XI ii 13.
(50) X iii 31-32, *l.c.*, p. 60.

puissant, sans défense contre la contrainte du sommeil éternel. Où aller ? Aucune fuite n'est possible. Le compatissant aïeul devenu immortel lui offre une plante mystérieuse par laquelle « l'homme refait son souffle de vie » (51). Cette plante se nomme : « *Le-vieillard-devient-jeune* » (52). Mais, un jour, tandis que Gilgamesh se baignait, un serpent « sentit la plante » et s'en empara (53). C'en était fait de l'immortalité !...

Gilgamesh revint à Ourouk ; il y fit admirer au batelier qui l'amenait les murs puissants de la ville, son œuvre. Et sa fierté s'exalta : les matériaux sont bons, bien liés, et reposent sur de solides fondations... Son nom pourra donc passer à la postérité.

Mais ce n'est là qu'un sentiment fugitif. Tant que vivait Enki-dou, Gilgamesh pensait peut-être que la renommée posthume ou un monument pouvaient sauver le mort de l'éternel oubli ; mais le sort de son ami l'a remué jusqu'au fond de l'âme, aussi la XII^e^ tablette, la dernière, ramène-t-elle la pensée de l'au-delà. Ce sont les idées de Gilgamesh, ou plutôt celles du scribe, celles de l'époque, que nous y lisons. Elles sont maigres et tristes. Le peuple babylonien avait une instinctive répugnance pour tout ce qui a quelque rapport à la mort ; il s'en occupait le moins possible.

Gilgamesh évoque l'ombre de son ami. Le divin roi de l'Hadès, Nergal, sollicité par le dieu Enki, consent à laisser sortir son prisonnier. Les deux amis se retrouvent, et Gilgamesh accable Enki-dou de questions :

[Gilgamesh] — Dis, mon ami, dis, mon ami ;
dis la loi de la terre que tu as vue (54)
— *Mon corps que tu as touché et dont ton cœur s'est réjoui,*
comme un vieil habit un ver le dévore (55).
[Gilgamesh] — Celui qui est mort par le feu, l'as-tu vu ? — Je l'ai vu :
sur un lit il est couché, et il boit de l'eau pure.
[Gilgamesh] — Celui qui est tué dans le combat, l'as-tu vu ? — Je l'ai vu :
Son père et sa mère élèvent sa tête, et sa femme est [penchée] sur lui.
[Gilgamesh] — Celui dont on a jeté le cadavre dans la steppe, l'as-tu vu ? — Je l'ai vu :
Sa larve n'a pas de repos dans la terre.

(51) XI, 279 : ***i-na lib-bi-šu i-ka-aš-ša-du nap-pi-šu.***
(52) XI 281.
(53) *l.c.*, XI, 287 s.
(54) *l.c.*, XII, 90-91.
(55) *l.c.*, 93-94.

[Gilgamesh] — Celui dont la larve n'a personne pour s'en occuper, l'as-tu vu ? — Je l'ai vu :
Les rogatons du pot, les restes jetés dans la rue il mange (56).

Telles sont les idées principales contenues dans notre épopée. Les découvertes du XIX^e siècle, et mieux encore peut-être celles des vingt dernières années (57), attestent que l'agriculture, la chasse et la guerre n'absorbaient pas toute l'activité des Mésopotamiens ; les rois et les princes eurent le goût des belles choses ; et des artistes se trouvèrent capables de les réaliser, à Our par exemple, à Ourouk, à Babylone, à Mari, à Ninive, et ailleurs.

Mais il y eut aussi, dès une époque très ancienne, des hommes dont la pensée allait au delà de la matière et même au delà de l'art, et qui cherchaient l'explication de la vie, de la civilisation, de l'idéal, de l'amour, de la souffrance, de la mort. Leurs écrits — tel, entre autres, l'Epopée de Gilgamesh, — sont moins poétiques que ne le seront beaucoup plus tard ceux d'un Euripide ou d'un Platon, moins abstraits surtout que ceux d'un Aristote, mais ils sont émouvants tout de même.

*Paris.*

Charles F. JEAN.

---

(56) *l.c.*, 146-153.

(57) La mission archéologique allemande a recueilli, au cours de la dernière saison d'hiver, à *Warka*-Ourouk, une grande quantité de textes cunéiformes archaïques et néo-babyloniens, et des données intéressantes du point de vue archéologique et architectural. Nous en rendrons compte, quand les résultats seront publiés.